

Robert Silhol

ANGST (suite)

Ainsi, ce que la leçon IV du *Séminaire X* nous a appris, au-delà des raccourcis et des apartés, c'est que le Sujet a des difficultés à se penser sans son Autre. Est-ce là le double sens de cette phrase, celui qui renvoie à nous qui tentons de penser le concept de sujet, et avant cela, bien sûr, celui qui décrit le point de vue du sujet lui-même, sa place vis à vis de son désir inconscient? Finalement, c'est simple et demeure cependant difficilement acceptable, je veux dire difficilement compréhensible précisément pour cette raison, parce que nous non plus qui en débattons ne désirons qu'un changement survienne dans notre rapport aux autres ou au monde. Telle serait donc la clé de la résistance, au sens que lui donne Freud: il ne faut surtout pas que "ça" change". Et "ça", naturellement, c'est ce qui me constitue Sujet, ce qui fait la nature particulière, personnelle, de mon désir inconscient, au risque de me détruire. Il s'agit d'un désir qui n'est rien d'autre que ma façon propre de "faire avec" la barre, et c'est aussi, au sens lacanien, tout simplement, la dimension symbolique de mon être.

La poursuite de l'étude du travail de Lacan--perlaboration sans doute, je l'ai déjà noté--, devrait nous aider à décider de la justesse de cette thèse. Nous n'en étions jusque-là qu'au début de la quête, l'orateur l'a d'ailleurs remarqué:" [...] ce que je vous ai dit aujourd'hui n'est encore qu'accès préliminaire." (67)

Arrivés ainsi à la leçon V et à la leçon VI des 12 et 19 décembre 1962, nous avons toujours aux lèvres cette question, presque digne d'un humoriste: "De quoi l'angoisse est-elle le signal?" Tout cela parce que j'ai prêté trop d'attention à la négation--"n'est pas le signal"--, glissant sur le reste de la phrase et négligeant un "mais" qui remet "signal" en place dans le raisonnement et qui, de plus, vient nous parler de "défaut", ce qui est bien tout de même un manque, certes, mais où se retrouve le Sujet barré. Bref, c'était l'ensemble de la phrase de Lacan que je devais prendre en compte:

Que l'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut

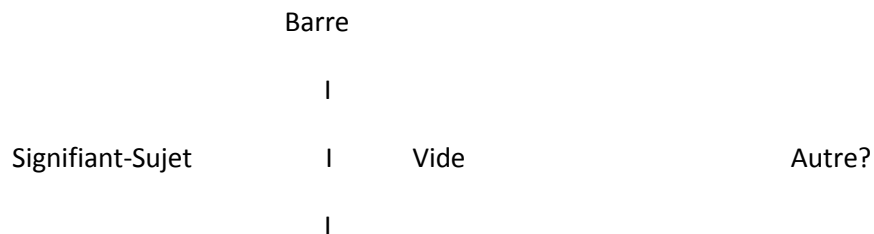
concevoir à un niveau redoublé, d'être le défaut de l'appui que donne le manque; (66-67)

J'ai ajouté les italiques; ce "défaut" d'un "appui" que trouve le Sujet dans le manque est en effet fondamental où peut se lire un référence à l'existence de la barre: je symbolise parce qu'il y a la barre. Bref, ce qui fut dit là c'était que l'angoisse signalait le danger qu'il y avait pour le Sujet à *perdre* ce qui, précisément, le faisait Sujet. Nous ne sommes pas très loin ici du désir de l'Autre et de sa fonction dans la survenue de l'angoisse et dans le droit fil de ce que Freud nous avait expliqué, nous l'avons vu, en insistant sur la notion de perte.

C'est cette perte qui, se reproduisant, nous rejeterait dans le vide, et c'est bien à ce vide que nous pensons, soit à notre annihilation.

Ce qu'il ne faut oublier à aucun instant, c'est que la place que nous avons désignée sur ce petit schéma comme celle de l'angoisse, et qu'occupe actuellement le (-phi), constitue un certain vide. Tout ce qui peut se manifester à cette place nous déroute, si je puis dire, quant à la fonction structurante de ce vide. (70)

Tel est l'enseignement essentiel de la leçon V, insistance sur le vide, aussi bien dans le miroir où l'âme ne saurait se voir--"illusion de la conscience" (73)--, que face à un mystérieux Autre, Sphinx, qui connaît déjà notre destin comme s'il en décidait, "figure de cauchemar" (78) en tout cas, "succube" en nous. Le tableau est facile à dresser, suite des causes et des effets: on passe de "notre rapport angoissé à quelque objet perdu" (77) à "l'émergence du signifiant" (78) où Lacan voit "la visée" de l'Autre, soit le trajet du vide au signifiant qui vient occuper une place restée béante. Le tableau est ainsi complet; la démonstration que le "surgissement du manque" "est source d'angoisse" (75) peut s'illustrer par un schéma, structure finalement assez simple, commandée par la Barre et où figurent Vide, Sujet et Signifiant:



Il y manque l'Autre, bien sûr, puisque nous en sommes encore à rechercher sa place exacte, ou plus exactement sa nature précise; je l'ai placé tout au bord de notre tableau, mais du côté de l'inconscient tout de même, encore que bien entendu c'est dans le concret de nos vies que ses effets se manifestent.

*

Plus complexe est la sixième séance, "Ce qui ne trompe pas", mais on finira par voir qu'elle aussi conduit à quelque chose de simple, mais qui bien évidemment demeure inacceptable, je veux dire la castration, celle qu'on pourrait s'amuser à écrire avec un grand K pour la reconnaître et en marquer tout le poids.

On ne s'étonnera pas que cette session débute par un rappel relatif au travail de Ferenczi sur la génitalité féminine et sur ce qu'on a appelé "l'harmonie génitale". Il ne s'agit là nullement d'une parenthèse "clinique", même si rien ne serait plus normal que cette réflexion sur la pratique lors d'un séminaire qui fut au début destiné aux psychanalystes. Il y a toutefois plus de cohérence encore dans ces propos de l'orateur.

C'est que le Vide, de toutes façons, est toujours si on peut dire présent dans le débat, présent de son absence, pour utiliser une figure tout à fait lacanienne. C'est bien sûr une présence qui ne se justifie que de l'existence d'un signifiant.

On aura sans doute compris que l'association des idées qui a conduit l'auteur du vide à la génitalité féminine prélude à une réflexion sur la différence sexuelle et, pour aller vite, sur la terreur de la

castration engendrée par la perception d'une différence. Cela est d'ailleurs bien connu. Nous passons ainsi de l'abstrait et du général au registre des significations concrètes, c'est-à-dire à ce qui remplace, tient lieu de. Au passage, on aura reconnu la structure saussurienne originelle où figurent le signe et le référent.

Sans doute est-ce pour cette raison que le discours qui compose ces pages du séminaire--de 92 à 98--peut paraître, et m'a d'abord paru, très littéraire, dans le bon sens du terme.

Ainsi peut se lire le passage sur l'*encadrement* de l'angoisse, une angoisse que Lacan dit "encadrée" (89), et cette image qui renvoie à un tableau placé dans le cadre d'une fenêtre qui empêche par conséquent de voir autre chose que l'oeuvre du peintre (ou du dessinateur rêveur):

Quel que soit le charme de ce qui est peint, il s'agit de ne pas voir ce qui
se voit par la fenêtre. (89)

Et même si je ne comprends pas d'emblée le procédé, je veux dire la métaphore, l'insistance qu'y met l'écrivain m'incite à chercher à comprendre:

Nous ne saurions trop nous attarder aux nuances de cet encadrement de l'angoisse; (91)

Peut-être faut-il saisir la place de l'image au sein de la démonstration pour l'apprécier tout à fait, et très exactement le lien associatif, oui, mais il est certain qu'à l'approfondir la cohérence du texte en sort renforcée--chacun décidera--; non seulement nous sommes toujours dans le registre de la *coupure*, de ce qui *tranche* entre le tableau (et par exemple dans la fenêtre de l'"Homme aux loups") et le monde, mais il y a là aussi une image de ce qu'est la représentation: le langage (qui a bien sûr sa réalité propre) n'est pas le monde réel.

Ce vers quoi le discours de cette page nous conduit, c'est vers une analyse de l'angoisse comme notre horreur devant l'inquiétante étrangeté qui illustre pour le mâle la différence entre les sexes.

L'angoisse a une autre sorte d'objet que l'objet dont l'appréhension est préparée
par la grille de la coupure, du sillon, du trait unaire, du *c'est ça* opérant toujours en
fermant la lèvre, ou les lèvres, de la coupure des signifiants, qui deviennent alors
lettres closes, renvoyées sous pli fermé à d'autres traces. (91)

Est-ce assez clair? Peut-être pas au premier abord, encore que "*coupure*", "*sillon*" et "*lèvres*" sont tout de même assez peu mystérieux. Certainement, il n'est pas difficile de construire ici un sens à partir de ce qu'il faut bien appeler des images poétiques, cette curieuse "grille de la coupure" d'abord--mais où figure un mot fort, qui peut se lire comme une référence à la barre en même temps qu'au sexe de la femme--, puis le mot "sillon" qui vient confirmer cette première interprétation, tout cela renforcé, réitéré par une référence à des lèvres qui peuvent se fermer et que tout être mâle peut lire comme le rappel d'une menace. Mais il y a plus, et c'est peut-être l'essentiel, soit ce que nous dit le passage de cette coupure esquissée--et qui a deux sens, dont un rappelle la castration--, à ce que Lacan dit de "la coupure des signifiants". Car c'est en fait en quelques mots un condensé exact de la théorie qu'il a mise en place. J'ai depuis longtemps employé la formule "porte/masque" pour caractériser la fonction du langage, soit cette double fonction--et pas seulement chez le poète--

de désigner tout en rappelant que le mot, en dépit d'une illusion nécessaire, n'est jamais la chose: *coupure* que représente tout à fait l'image de la barre. Dans le passage analysé ci-dessus, ainsi, nous sommes passés de la peur d'une castration, "chirurgicale", réelle, à cette "barre" qui se retrouve dans la nature même du langage, je viens de le souligner, coupure qui demandera toujours qu'un sens symbolique, voilé, soit analysé, sens de ces "lettres closes renvoyées sous pli fermé [...]".

Pour ce qui est de l'angoisse, ainsi, rien de nouveau peut-être, mais au moins cette remarquable description du phénomène redoutée: confirmation que la terreur face à la castration en constitue un trait essentiel.

Qu'il s'agit bien aussi de l'angoisse face à la barre, grand K, en tout cas, voilà qui est confirmé par la suite de cet exposé du 19 décembre 1962, où "coupure" et "sillon" sont repris dans leur signification moins spécifiquement sexuelle, plus généralement linguistique--même s'il ne s'agit que de "linguisterie"--, et qui renvoie tout simplement à notre incomplétude, soit à ce qui manque et manquera toujours.

C'est parce que le thème de départ ici est la castration comme système de signification, système qui repose sur la différence entre "l'en trop" et "l'en moins", que Lacan est ensuite conduit à revenir sur le terme particulier par ce qu'il a baptisé "signifiant":

Ce qu'il a fallu que je pose au départ comme nécessaire à la constitution d'un monde,
le signifiant comme possibilité de tromperie, c'est ici que ça se révèle n'être pas vain. (93)

Face à notre terreur de la castration, soit, je le répète, de notre annihilation, ce qui vaut pour tout le monde, nous n'avons à notre disposition--en tout cas dans un temps pré-freudien--que le déni. Lacan le dit clairement, notre discours n'est "qu'une immense duperie" (94). C'est tout simplement la barre dont je parle tant et l'*illusion* que nous pouvons la franchir dans un déni de la coupure, de la barrière. Utilisant l'exemple du petit Hans, et suivant la trace de Freud, il lui fait dire très justement:

" Il y a des êtres vivants, maman par exemple, qui n'ont pas de phallus. Alors c'est qu'il
qu'il n'y a pas d'êtres vivants--angoisse. [...] Le plus commode est de dire que même
ceux qui en n'ont pas en ont." (94)

Voilà bien démontré l'articulation du concept de parole et de celui, face à la barre, de leurre.

Aussi, "jouir" peut-il recevoir un sens inattendu et cependant si aisément vérifiable. Franchir la barre, ou plus exactement croire qu'on l'a franchie, cette coupure non plus dans les corps mais dans l'absolu de notre nature, cela ne peut se faire sans un désir que nous pouvons à présent, après Freud et après Lacan, dédoubler en ce que le Sujet désire et ce qu'un "Autre" lui intime de désirer. La citation est célèbre:

A *jouis*, je ne peux répondre qu'une chose, c'est *J'ouïs* [...]. (96)

Ainsi se termine la démonstration que loi et désir "c'est la même chose" (98) et là-dessus il nous faudra revenir. (1)

La séance nous a-t-elle emmenés plus loin que Freud ne l'avait déjà fait dans *Inhibition, symptôme et angoisse* ? Pour ce qui est de la cause première, et je parle ici de l'angoisse conçue comme notre terreur, notre horreur face à la perte, au néant et à notre annihilation, peut-être pas et il est possible que je me sois trop avancé sur ce point précis, tant, en définitive, Lacan insiste sur les effets--sur la blessure- plus que sur la cause. Cela dit, notre résistance à accepter de regarder en face ce que nous redoutons est telle que toute insistance peut paraître de bon aloi. Enfin, revenir sur la différence n'est pas inutile; c'est même un moment important de la cure que d'amener le Sujet à reconnaître sa différence et à l'assumer, malgré toute la frustration que cette acceptation implique. Des deux côtés de la différence, c'est certain, il y a des deuils à réussir.

Reste qu'au chapitre des causes il semble bien que tout n'ait pas encore été dit. Et à ce dossier des causes, ce qu'il faudra bien ajouter, à côté de la barre originelle, ce sera les déterminations qui fondent le désir inconscient de tout Sujet dans le détail particulier à chacun. Le signifié (sens linguistique) si vague, si obscur, du signifiant "Autre" est à établir solidement, et sans aucun doute à creuser.

*

L'interrogation, ainsi, est tout à fait simple: pouvons-nous aller jusqu'à songer que la lecture que nous faisons aujourd'hui du long travail de Lacan sur l'angoisse pourrait nous conduire à établir sur ce chapitre particulier un état des lieux susceptible de nous inciter à poursuivre plus loin encore? La réponse dépendra naturellement de ce que l'écoute patiente du discours du *Séminaire* nous apportera; nous n'en sommes après tout qu'au premier tiers de l'année.

Jusqu'ici cependant, il m'a surtout semblé que le séminaire sur l'angoisse insistait beaucoup plus sur les effets que sur les causes, je viens de le dire, et qu'en tout cas notre terreur de la castration occupait le centre de la démonstration. Pourtant, même si Freud avait ouvert la voie, la démarche, cette insistance, était nécessaire, cela ne fait aucun doute, et le talent d'écrivain de Lacan sur ce sujet n'était pas de trop.

Que dit la session VII? Le cheminement du discours, d'une association à l'autre, se suit sans difficulté. Cela commence par le *corps*--il s'agit d'"amener au jour" ce que "l'observation" révèle (101)--, puis passe par le *miroir*, c'est-à-dire par la relation d'identification à l'image $i(a)$ --- $i'(a)$, et c'est ce qui se voit, pour enchaîner ensuite avec l'objet a , cet x de l'algébriste qui permet de représenter ce qu'on cherche sans d'abord savoir de quoi il s'agit, et cela conduit tout naturellement au *sujet* et à son mystérieux *objet*. Sur ce mystère, heureusement--je parle du désir--, depuis Freud nous en savons un peu plus et il nous est possible de désirer en savoir encore davantage et de refuser de rester sans réponse devant ce qu'implique justement ce concept de désir: oui, quel objet, et même, ajouterai-je, pour quelles raisons? Dans notre recherche cependant, dans notre quête, le même Freud l'a assez dit et démontré et Lacan le souligne, "[...] l'intuition de la conscience ne saurait être tenu [...] pour valable" (103), bref, redit une fois encore, le *conscient*, tout comme le *miroir*, nous trompe.

Mais avec l'arrivée du "*signifiant*", à la page suivante, oui, nous allons peut-être avancer. Malheureusement, à partir de là, le raisonnement se complique, et même si nous suivons toujours une démonstration où les idées se succèdent par association, ici une explicitation s'impose.

Nous en étions à la question: "Que faire puisque notre être conscient nous trompe?", et tout comme Freud avait montré que nos rêves avaient une signification, Lacan répond qu'il y a des signes (il dit signifiants mais c'est la même structure), c'est-à-dire, tout simplement, que nous avons à notre disposition le langage, soit encore, et toujours aussi clairement, que nous donnons sans le savoir par nos conduites et dans notre discours une *représentation* de ce désir. Cette dimension de notre "parole" est voilée, masquée, parfois très difficile à interpréter, on le sait et je l'ai assez répété, mais elle est toujours là, pour la bonne raison que sans cette dimension du "langage" cette "parole" qui remplace la chose n'existerait pas et nous serions muets. Bref, l'opération qui consiste à formuler une "parole" est premièrement mise en marche *poussée* par le désir inconscient d'aller au-delà de la barre, d'en dénier l'imperméabilité (on peut aussi dire "suturez la béance"), mais seulement sur le mode hallucinatoire bien évidemment, et cela avant même, ou en tout cas en même temps, qu'elle est poussée par l'intention de représenter un objet particulier, soit le référent linguistique du signe saussurien. Voilà pour l'aspect le plus original du Symbolique; c'est un concept dans le droit fil de celui, freudien, de "substitut": *Ersatz*, puisque, nous le savons maintenant, la barre est poreuse. Tout ce qui touche au Symbolique est aujourd'hui bien connu et je n'y reviens que parce ce rappel fait également partie de l'argumentation suivie par Lacan dans son séminaire du 9 janvier 1963:

Ceux-ci [quelques esprits] pourtant ne semblent pas être dignes de nous arrêter si nous nous apercevons que c'est justement au statut de l'objet qu'il s'agit de recourir afin de rendre au symbolique la place exacte qui lui revient dans la constitution et la traduction de l'expérience [...] (103)

Ayant rendu au Symbolique ce qui lui revenait et même ajouté ou au moins souligné sa prééminence dans la chronologie du processus de représentation (*poussée/Trieb*, puis un désir plus spécifique), on comprend en tout cas mieux quelle similitude il y a entre rêve et langage; c'est même tout le sens de la découverte de Lacan après toutes celles de Freud. J'ai déjà montré ces schémas:



Jusque-là, ainsi, tout est assez simple et surtout rigoureux. En deux pages, nous avons un superbe condensé de la théorie freudienne complétée par Lacan en ce qui concerne le désir inconscient.

Reste le fameux "*signifiant*", qui apparaît ensuite et à propos duquel nous pouvons nous demander comment justifier sa place dans la suite de la démonstration.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas simplement le mot "signifiant" qui apparaît, mais toute une phrase (2) sur son "incidence", et qu'il s'agit surtout d'une incidence *antérieure* à la "constitution" du sujet. Vient ensuite la question relative à la naissance de ce sujet:

Le problème est de l'entrée du signifiant dans le réel, et de voir comment de cela

naît le sujet. (104)

Que faire donc de cette antériorité? La réponse ne tarde pas qui, après une plaisanterie sur les anges, "signifiants ailés", avance l'idée de l'incarnation de ce signifiant:

Il s'agit aujourd'hui de savoir ce qui permet justement à ce signifiant de s'incarner. (104)

Et pour couper court (!) à toute équivoque, après "*incarner*", nous avons "*corps*" plusieurs fois. Et ce n'est pas le corps dans le miroir--plus seulement en tout cas, "de façon pure et simple"--mais bien le lieu "d'un sentiment d'étrangeté qui est la porte ouverte sur l'angoisse". (104)

On l'aura sûrement compris, c'est la différence sexuelle qui fait ici son apparition dans le raisonnement. "L'incidence du signifiant", cela peut se constater par le fait d'observation grâce à quoi Lacan avance qu'il y a un "objet de l'angoisse", et que cet objet est le phallus.

L'affirmation, cependant, ne va pas tout à fait de soi, car ce n'est pas que les hommes *l'ont*, mais simplement qu'ils ne sont pas "sans l'avoir". (104) Que faire de cette précaution? J'ai expliqué plus haut que ce qui constituait pour moi l'essentiel de la différence c'était qu'avec *l'objet* qu'avaient en plus les hommes *en cet endroit* ils n'étaient pas pour autant mieux lotis que les femmes en ce qui concernait le manque, l'incomplétude, mais pouvaient *au moins* faire semblant, prétendre qu'ils l'avaient, oui, et qu'ils ne "manquaient pas".

Je ne suis pas sûr que ce soit là la signification exacte que donne Lacan au phallus (c'est aussi un signe), mais on peut de toute façon ajouter une autre lecture qui a plus de chance de coïncider avec ce que Lacan semble bien avoir voulu dire, à savoir que le privilège de *l'avoir* allait de pair avec ce qu'il appelle la "fonction", une fonction dans l'exercice de laquelle on ne peut jamais être sûr que le sujet sera à la hauteur.

Cette lecture est d'ailleurs confirmée puisque je trouve tout de suite dans le texte une réflexion sur la relation entre les femmes et les hommes où *s'incarne* "la fonction la plus aliénante du sujet dans l'échange", (105) "échange" à entendre ici comme rapport amoureux dont on peut bien déduire que c'est parce qu'il *l'a* que "le sujet mâle" court le risque qu'il fonctionne mal ou même pas du tout, c'est-à-dire court en fait le risque de le perdre. L'auteur le dit: "nous voici tout de suite au complexe de castration." (106)

Voilà. Dans ce premier tiers de la séance, tout a été dit; la suite, une dizaine de pages, revient sur l'idée de coupure et en explore les conséquences par des considérations largement cliniques. En gros, la séquence qui je distingue part de la *coupure* (le *phallus* qu'on risque de perdre), met en scène la *mère* et la notion d'*échange* (3), ce qui conduit au *transfert*, au *choix d'objet* et à la *dimension symbolique* où se retrouvent *patient et analyste*, soit une suite tout à fait logique dans le registre psychanalytique.

Le mouvement, comme en un cercle, se clôt par ce que j'appellerai un épilogue où la bande de Moebius et le cross-cap, parce que dans les deux cas on constate l'absence d'une image spéculaire, permettent--métaphores similaires--de concevoir une structure où figurent l'objet *a* et le miroir. Pour moi, lecteur, l'image à nouveau ne manque pas de logique, avec la *tranche* du miroir qui peut

très bien figurer la barre, et l'objet a au-delà, derrière la surface du miroir, soit de l'autre côté, dans un espace ou une dimension où ce qui est conscient n'a pas cours et qu'on peut bien nommer "inconscient".

Quant au fameux petit a , Lacan en parle encore un peu avant de clore la session:

Le petit a , c'est fait comme ça.

C'est fait comme ça quand s'est produite la coupure, quelle qu'elle soit,

que ce soit celle du cordon, celle de la circoncision, et quelques autres

encore [...] (116)(4)

Tout est donc parfaitement clair et la séquence déjà rencontrée est confirmée: naissance considérée comme coupure et perte/objet a . Mais pourquoi faut-il qu'un retour à l'*image* du vase dans le miroir vienne tout gâcher? Tout gâcher pour moi en tout cas.

Que lisons-nous en effet, sinon un retour à ce $i(a)$ du stade du miroir ($i(a) \text{ -----} \rightarrow i'(a)$) et à une surface que je croyais abandonnée puisqu'elle était jugée trompeuse? Lacan corrige il est vrai, et ce n'est plus une surface ordinaire, ou même une vraie surface, puisqu'on nous explique que ses bords se rejoignent comme dans la bande de Moebius. Il s'agit donc là d'une surface qui n'est pas spéculaire et donc pas une "surface" normale ou ordinaire. Alors qu'est-ce? Il se pourrait bien que nous soyons là les témoins--à vrai dire il vaudrait mieux parler des auditeurs de la séance du 9 janvier 1963--, les témoins d'une tentative pour articuler le moment du "stade du miroir" et ...ce qui se passe au-delà de ce stade (peu importe la chronologie, nous parlons de concepts). Ce n'est en effet pas pour rien que la démonstration est passée d'une formule qui illustre l'identification, $ii(a) \dots i'(a)$, par la grâce d'un "miroir" trompeur, au temps de la constitution du sujet C'est en tout cas ainsi que je lis cette "entrée de a dans le monde du réel" (116) où le petit a n'est plus seulement une image, je veux dire cesse de représenter le a de la formule ci-dessus (celle qui renvoie au miroir) et met en scène l'objet, quand bien même ce schéma indique aussi comment se forme le moi idéal (d'ailleurs mentionné quelques lignes plus haut). L'ombre d'un l'Autre inconsciemment actif dans ce qui nous détermine se laisse en tout cas deviner, même si nous n'en sommes pas encore à une analyse définitive du processus.

Ainsi, la différence entre le corps des femmes et celui des hommes (5) apparaît comme le *signifiant* d'un signe dont le signifié nous rappelle tout simplement *qu'il manque toujours quelque chose à chacun*: à l'homme une érection éternelle, à la femme cet objet qui peut s'ériger. Tout cela est déjà dans l'oeuvre de Freud et plus particulièrement encore dans *Inhibition, symptôme et angoisse* où les passages relatifs à la castration sont nombreux, spécialement dans les sections IV, VII, VIII et IX.

Le mérite de Lacan est d'avoir focalisé notre attention sur le lieu où se constate, dans le corps concret, ce qu'il en est de la différence d'où découle chez les hommes la peur de la castration, c'est-à-dire le danger couru par ce qu'on nomme le phallus.

Et cependant tout n'est pas dit puisqu'il nous reste encore à comprendre comment ce qu'il en est de la castration affecte le sexe féminin. Bref, le travail d'élucidation relatif à ce signifiant essentiel qu'est

la phallus n'est pas terminé et apparaît enfin la possibilité d'élargir le débat sur la castration et l'angoisse en y incluant les femmes.

Car je n'oublie pas que nous parlons d'angoisse, soit de cet obscur et multiple danger dont le sujet se sent menacé. Et pour ce qu'il en est du phallus on peut très bien se demander en quoi une telle menace pourrait atteindre les femmes. Regretter de L' avoir perdu ou de ne plus L'avoir est une chose, mais quelles peurs, et pour quelle raison, après cela? A moins que dans cette menace, au-delà de l'idée de "se le voir couper" (6), il y ait autre chose? C'est là ce que le *phallus* aurait de symbolique; mon explication n'est ni originale ni nouvelle. A ce point, le travail de Lacan nous incite à relire--à re-relire--les sections VII, VII, IX d'*Inhibition, symptôme et angoisse* qui vont s'éclairer d'un jour nouveau, même si dans le texte de Freud la complexité des débats où le moi me paraît occuper inutilement trop de place risque de nous égarer.

C'est là, dans ce dédale d'analyses et d'hypothèses, que Lacan, même s'il ne dit pas tout, va nous servir de guide. Bref, il faut se frayer un chemin, c'est vrai, à travers ces paragraphes riches de détails à la fois physiologiques et psychologiques--mais nullement inutiles--, puis comprendre que Freud, tout en ayant rejeté les thèses spécifiques de Rank sur le traumatisme de la naissance en a tout de même conservé un élément, une idée au moins, à savoir le fait d'une séparation violente, "césure frappante de l'acte de naissance". (254)

Remontant ainsi dans l'histoire de la femme et de l'homme jusqu'à la coupure que représente la naissance, Freud nous fait passer de la peur de la perte de l'objet génital qu'est le pénis à la perte de la mère, c'est à dire notre premier objet d'amour. C'est seulement plus tard que le phallus prendra toute son importance, symbole-relais en somme d'une perte originelle. On le voit, Freud suit la "transformation de la perte de l'objet maternel jusqu'à la castration." (255) Les phrases relatives à cette transformation abondent:

C'est comme une telle expérience vécue prototypique que s'offre à nous, pour ce qui est de l'homme, la naissance, et c'est pourquoi nous sommes enclins à voir dans l'état d'angoisse une reproduction du trauma de la naissance. (248)

ou encore:

L'angoisse apparaît donc comme une réaction à l'absence éprouvée de l'objet et il s'impose à nous comme analogies que l'angoisse de castration a aussi pour contenu la séparation d'un objet hautement estimé et que l'angoisse la plus originelle (l'angoisse originaire de la naissance) fit son apparition lors de la séparation d'avec la mère. (252)

Le texte d'*Inhibition, symptôme et angoisse* passe donc d'une conception purement génitale de la castration--qui renvoie tout de même à une peur très concrète, certes--à une conception plus originaire et déjà plus générale, je veux dire qui affecte l'homme et la femme de la même façon. C'est dire que le statut de l'objet a changé ou, au moins, s'est enrichi d'une nouvelle dimension, nouveau

signifié.(7) Les termes employés par Freud, on va le voir, résument très bien ce passage: "de la séparation d'avec l'organe génital " à "une séparation *renouvelée* d'avec la mère." (254, *je souligne*).

Toute la page, à vrai dire, atteste d'une remarquable inventivité et nous conduit à une conception plus élargie de la castration où, pour une fois, la distinction entre femme et homme n'a pas encore lieu d'être. Le talent d'analyste de Freud nous fait entrevoir ce qui, au-delà d'une différence réelle, va pouvoir être conçu comme similaire dans chacun des deux sexes:

La condition d'angoisse de la perte d'objet a encore une portée plus grande.

La transformation suivante de l'angoisse, elle aussi- l'angoisse de castration

survenant dans la phase phallique--est une angoisse de séparation et elle est

liée à la même condition. Le danger est ici la séparation d'avec l'organe

génital. Un cheminement de pensée de Ferenczi, qui semble pleinement

justifié, nous permet ici de reconnaître nettement la ligne de corrélation avec

les contenus antérieurs de la situation de danger. La haute estimation narcissique

du pénis peut se réclamer du fait que la possession de cet organe contient la

garantie d'une nouvelle union avec la mère (avec le substitut de la mère) dans

l'acte du coït. Etre dépouillé de ce membre équivaut à une séparation renouvelée

d'avec la mère, signifie donc être de nouveau livré en désaide à une tension

de besoin empreinte de déplaisir (comme lors de la naissance). (254)

Certes, le passage ne dit rien d'une similitude et se contente de parler du pénis comme l'objet avec lequel le corps de la mère peut être rejoint hallucinatoirement, et la question se pose de savoir si ce qui serait vrai de l'homme pourrait également l'être de la femme et de quelle façon?

Ici, l'audace de Freud dans l'interprétation de tout ce qui est symbolique chez l'être humain peut nous inciter à formuler au moins une hypothèse ou, plutôt, à donner toute leur signification aux quelques pages de la section VIII, car en vérité tout est déjà dit là. Si en effet, pour le mâle, le but du fantasme de pénétration est ce retour dans le corps (perdu) de la mère, soit "une nouvelle union" avec elle, l'organe génital devenant un représentant de la " personne toute entière" (255), ne peut-on proposer, pour le féminin, une interprétation qui verrait non plus le pénis mais l'enfant à naître dans le corps de la mère comme l'objet fantasmatique agent de la réunion mère enfant, son "phallus" à elle en fait, et en tout cas son "objet"? Il faut alors envisager, bien sûr, l'existence d'une identification du sujet féminin à cet enfant qu'elle porte ou rêve de porter et ceci implique une seconde identification, non contradictoire, je pense, à la mère du sujet féminin. (8)

Enfant-à-naître ou pénis, cette "pièce" qui peut, comme le dit Lacan, devenir "pièce détachée", (56) demeure bien l'*objet*, un objet qu'il faut à la fois concevoir dans sa dimension concrète et dans sa dimension symbolique, abstraite. C'est un objet qui est par conséquent lié à la peur de deux façons qui se conjuguent, peur spécifique (9) pour le corps, peur plus diffuse, plus obscure pour l'"âme"

(image, bien sûr, de ce qui est aussi dans le corps). Sa représentation, autrement dit, tient en un signe dont le *signifiant* s'éclaire d'un double *signifié*: point fixe d'une terreur enracinée dans la chair et, à la fois, évocation de ce qui a été perdu à la naissance, je veux dire la liaison avec la mère et sans doute la complétude. Ainsi s'articulent--je me répète-- deux frayeurs, une première, directement liée à une représentation plus précise, soit atteinte à l'organe génital, coupure, et là la différence sexuelle est évidente, et une seconde terreur non moins violente, sans doute répétition hallucinée d'une *première perte* qui cette fois touche tout le monde. Tout aussi insupportable, cette seconde peur, qui reste diffuse, est d'autant plus terrible qu'elle est indicible et ne peut s'appuyer sur aucune image, sur aucun signifiant, saute dans le rien.

*

Avec *Inhibition, symptôme et angoisse*, ainsi, il semblerait que nous ayons beaucoup appris sur la nature de l'angoisse, Lacan venant ensuite donner par sa lecture de la castration des hommes une dimension tout à fait concrète au débat. Il y aurait donc une mise en marche du processus avec la peur que ne se reproduise le déchirement qui fut celui de la naissance, désaide, puis une seconde reproduction que viendrait déclencher la découverte d'une différence entre les deux sexes. Mais s'il n'est pas difficile de voir comment notre naissance même marque de début de tout le processus et même, ensuite, comment la "différence" peut prendre le relais, reste entière la question qui porte sur la nature de ce qui déclencherait cette peur d'une agression ou d'un retour. Quelle que soit, en effet, l'horreur d'une déchirure chez les femmes et, chez les hommes, celle de perdre leur "organe", peut-elle suffire à expliquer le retour, la répétition de la peur, l'expliquer tout à fait en tout cas? Quant au rêve d'un retour à un Paradis déjà à jamais perdu, quelle raison pourrait le faire apparaître? La "réaction d'angoisse à [une] situation de danger" dont parle Freud (276) n'est-elle pas davantage un effet qu'une cause? C'est bien ce qu'il nous faut encore chercher et cela d'autant plus que nous n'en avons pas fini avec Freud qui, en 1932 encore, va revenir sur les thèmes traités dans *Inhibition, symptôme et anxiété* dans sa XXXII^{ème} leçon de la *Nouvelle Suite des Leçons d'Introduction à la Psychanalyse*. (à suivre)

NOTES

1. "Loi et désir", j'ai posé les bases de cette question dans "Structure and subject, what do we know of Oedipus's desire?", *Psyart The Online Journal*, 1915.
2. "Ceci, pour la simple raison que le sujet ne saurait d'aucune façon être exhaustivement dans la conscience, puisqu'il est d'abord et primitivement inconscient, en raison de ceci, qu'il nous faut tenir pour antérieur à sa constitution l'incidence du signifiant." '(104)
3. Avec un signifié légèrement différent de celui mentionné à propos de l'apparition précédente: "rencontre, relation", alors que je lis plutôt "don, transmission" dans cette seconde occurrence.

4. Retenons ce "quelle qu'elle soit", dit de la "coupure", ce qui prouve que Lacan sait bien que cette dernière peut aussi concerner autre chose que ce phallus dont il parle.

5. Dans ce paragraphe, Freud parle de névrose et, en passant, de névrose féminine, alors que c'est l'angoisse qui nous intéresse ici; aussi ai-je omis son affirmation relative au "sexe féminin davantage disposé à la névrose".

6. Les expressions varient, mais il y a toujours "couper": "Je vais te *la* couper" ou encore "Je te *les* coupe"; le masculin n'est pas obligatoire.

7. On remarquera que le mot "*Objekt*" revient très souvent dans le texte de Freud que Lacan commente. Et on remarquera aussi combien Freud se préoccupe de la traduction en termes concrets, je veux dire en termes de vécu simple, des mécanismes inconscients et abstraits qu'il met en lumière: " [...]il ne s'agit plus de l'absence éprouvée ou de la perte réelle de l'objet, mais de la perte d'amour de la part de l'objet." (258)

8. Entre femmes et hommes, bien sûr, il y a d'autres différences, visibles sur l'apparence des corps, mais elles n'apparaissent qu'à la puberté, à une époque où l'angoisse est déjà solidement installée. Et il y a, je viens de le dire, enfin et surtout, ce formidable pouvoir qu'ont les femmes de *porter* les enfants--même si, pour les faire il faut être deux--, et c'est un pouvoir dont les hommes peuvent être sans le savoir jaloux, ce qui expliquerait la force et l'insistance de leur revendication phallique, signe de compensation symbolique.

9. En ce qui concerne le sexe féminin, c'est aux femmes, naturellement, qu'il appartient de nous dire ce qu'elles éprouvent; Freud l'explique bien: "L'angoisse est donc en premier lieu quelque chose de ressenti."(247) Pour les hommes, la peur de la "coupure", l'ablation, n'a pas besoin de beaucoup d'explication, on l'a vu; pour les femmes, parler de castration est moins simple et on ne peut pour le moment que parler de la terreur d'une agression redoutée. A l'entrée "**Contondant**" de mon dictionnaire *Le Petit Robert*, je lis: "qui blesse, meurtrit sans couper [...]", et c'est volontairement que je fais une place à part à la suite, à savoir: "[...] ou percer" qui se passe de commentaire. Finalement, dans cette peur d'une agression, coupure pour les hommes, blessure pour les femmes, ne serait-ce qu'à cause de la violence impliquée, il y a bien des ressemblances.